

Recop P/p 130231

*Extrait du MESSAGER DE TOULOUSE,*  
*du 4 mai 1873.*

---

LES COLLECTIONS

DE

M. BARRY



Si nos renseignements sont exacts, nous serions à la veille de perdre, en totalité ou tout au moins en partie, les belles collections archéologiques et artistiques de M. le professeur Barry.

Abstraction faite d'une suite de monnaies grecques et romaines, cédées il y a plusieurs années aux villes de Nîmes et de Montauban, la collection de M. Barry, prise dans son ensemble, comprenait



et comprend encore trois séries bien distinctes :

4° La série des poids et mesures des villes du midi et du nord de la France, connue aujourd'hui de toute l'Europe et que l'on regarde avec raison comme la plus complète que l'on ait jamais réunie. Elle ne compte pas moins, à l'heure qu'il est, de quatorze cents exemplaires (1) appartenant à vingt et une provinces et à quatre-vingt-douze villes toutes françaises d'origine, car l'Espagne et l'Italie ne paraissent point avoir possédé de poids inscrits ou armoriés comme les

(1) En y comprenant les mesures de capacité en verre, en étain ou en bronze, ces dernières presque toutes uniques, et celle des poids antiques grecs, romains ou byzantins, la plus riche qui existe en province, car elle ne compte pas moins de vingt-six poids grecs ou romano-grecs, inédits pour la plupart (le cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale n'en possède que dix ou onze), de quarante-sept poids romains en bronze ou en marbre, et de dix-huit poids byzantins étudiés et publiés il y a quelques années par M. Barry dans un Mémoire lu à la Sorbonne.

nôtres. Il n'y aurait jusqu'ici d'exception à faire à cette règle qu'en faveur de l'île de Minorque, une des Baléares, qui frappait au XVII<sup>e</sup> siècle des poids de divers calibre, analogues pour la forme à ceux de l'Albigeois et du haut Languedoc, avec cette différence qu'ils étaient restés fidèles, comme la monnaie espagnole elle-même, à la livre romaine de douze onces, abandonnée chez nous depuis le temps des Carlovingiens. On sait que le système ou la réforme stathmétique à laquelle appartiennent ces innombrables émissions, toutes intéressantes, historiquement parlant (1), est parti de Toulouse

(1) Les poids du haut Languedoc et des provinces voisines portent presque tous leur date avec l'énoncé de leur calibre et le nom de la ville qui les émettait écrit en roman, les armoiries de cette ville à l'époque où le poids a été frappé, le nom de ses magistrats municipaux (à Carcassonne par exemple), les armes ou le nom du seigneur ecclésiastique ou laïque, (Castres, Rodez, etc.) ou du roi de France (Limoux, Montréal, Carcassonne, etc.), dont elles relevaient si elles n'étaient point en-

en 1239 et qu'il s'est prolongé dans beaucoup de villes du Midi jusqu'au delà de l'année 1789, car il n'est pas rare de rencontrer vers Narbonne et Béziers (à Lézignan et ailleurs), des poids de l'ancien régime portant pour armoiries le faisceau des licteurs coiffé du bonnet phrygien.

2° Puis vient la série antique proprement dite, où figure à côté des armes et des ustensiles d'un usage journalier (coins, clefs, outils, *sigilla* de potier en bronze au nombre de soixante-dix, instruments de précision ou de chirurgie, vases en

core émancipées manicipalement, et enfin, en manière d'armoiries, le ou les monuments importants de la ville (portes, ponts, églises, châteaux, etc.) dont la forme a changé d'époque en époque. C'est en étudiant les poids de M. Barry que M. Roschach a pu rétablir à telle ou telle époque donnée les armoiries de la ville ou du comté de Toulouse, altérées au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles par des ajencements ou des combinaisons héraldiques qui ont défiguré de parti-pris la plupart de nos armoriaux publics ou privés.

bronze ou anses de vases), une merveilleuse suite de bijoux gallo-romains en bronze (torques, colliers ou ceintures, baudriers, bracelets, au nombre de quatre ou cinq cents, fibules de toute taille, de toute forme et de toute matière, bagues, épingles de tête, etc., etc.) plus nombreux, plus suivis et mieux choisis à quelques détails près que ceux du musée spécial de Saint-Germain. Il faut rattacher à cette belle série un groupe de bijoux mérovingiens et carlovingiens où nous avons remarqué, entre bien d'autres choses, la parure complète en argent et en vermeil d'un leude austrasien, trouvée avec son tombeau en Alsace, il y a quelques années. Un des buts de M. Barry en poursuivant et en recueillant, à tout prix souvent, ces belles séries, était de ressaisir à deux mille ans d'intervalle et à défaut du costume que le temps a détruit partout les traits distinctifs et originaux de la parure gauloise ou gallo-romaine.

dont les formes et même le style changent et se modifient sous une apparente uniformité de région en région, sinon de province en province.

Au-dessus de ces objets usuels, domestiques et militaires, se place un groupe nombreux de figurines antiques dans lequel sont représentées la plupart des divinités de l'Olympe classique (l'Apollon, la Junon, l'Esculape, l'Atis et le Marsyas signalés parmi les plus rares). A côté des choses intéressantes scientifiquement parlant, comme un Mercure gaulois, vêtu, chaussé et assis, les jambes croisées à l'orientale, nous y avons remarqué plusieurs images divines et humaines (deux caricatures notamment) d'un grand effet ou d'un beau caractère. Nous citerons, parmi les premières, un Jupiter tonnant (Arles) d'une très belle attitude, un lion en arrêt de style archaïque, évidemment grec d'origine; le beau buste de Jupiter Serapis, qui faisait partie de la collection Pour-

talès, et en première ligne le Mercure gymnasiarque du sculpteur rhodien Zénodore (c'est au moins l'explication qu'en donne M. Barry), connu aujourd'hui de tous les antiquaires, grâce aux photographies qu'en a faites M. Delon, un de nos artistes les plus habiles.

Ajoutons à tout cela un charmant portrait d'enfant en marbre découvert à Nîmes, il y a vingt ou trente ans, exécuté sous le règne d'Auguste, comme le Mercure grec dont nous venons de parler, et dans lequel M. Barry croit reconnaître les traits de l'un des petits-fils adoptifs d'Auguste, Caius et Lucius *Cæsares* auxquels la colonie de Nîmes avait élevé un temple de leur vivant.

3<sup>o</sup> Des trois séries que nous distinguons en commençant, la plus appréciée du public et des amateurs ordinaires, est incontestablement la série moderne dont les *specimina* remplissent le salon, la galerie et le cabinet des antiquités proprement

dites. Elle comprend, indépendamment des meubles gothiques ou renaissants, au nombre de dix-neuf, sans compter les sièges, les escabeaux, les portes, les croisées de verre peint, avec leurs volets, du temps de François I<sup>er</sup>, une foule d'objets d'art, disséminés ou classés avec beaucoup de goût sur les meubles eux-mêmes dont ils complètent l'ornementation. Sur les uns, ce sont des armes gothiques ou renaissantes, mêlées à des figurines, à des ciselures ou à des pièces d'orfèvrerie ; sur les autres, ce sont des séries ou des groupes d'objets spéciaux : ici, la verrerie de Venise au dix-septième et au dix-huitième siècles ; ailleurs, les byzantins dont le groupe compte plusieurs pièces hors ligne : calices, ostensoirs, châsses, croix émaillées ou ciselées ; plus loin, les ivoires dont la série nous a paru charmante et des mieux choisies dans le gothique comme dans le roman. La sculpture sur marbre y est représentée par une magnifique vierge du quatorzième

siècle, placée sous un dais gothique fleuri, par un portrait florentin de l'école du Donatello, par un Tullio Lombardi plein de grâce naïve, par un saint Joseph jouant avec le *Bambino* (école de Sienne); la peinture par un grand tryptique allemand de la fin du quinzième siècle, signé M. DEHN (un maître inconnu), d'une grande finesse et d'un grand éclat de couleur comme costumes et comme paysage.

Il ne serait question pour le moment, si nous sommes bien informés que de la dernière de ces trois séries; mais celle-là contient aussi beaucoup d'œuvres originales ou importantes provenant du Midi, pour la plupart, et presque introuvables aujourd'hui. Nous ne citerons parmi les meubles qu'un magnifique dressoir Henri II et un charmant bahut François I<sup>er</sup>, qui appartiennent l'un et l'autre à l'ancienne école de Toulouse, dont les derniers *specimina* ont été dispersés dans les

cinquante dernières années, grâce à l'incurie des administrations municipales qui se sont succédées chez nous.

Le chiffre relativement élevé dont il serait question pour cette seule série, prouve suffisamment que les collections de M. Barry sont appréciées du public comme elles le sont par les érudits et les archéologues proprement dits. Il nous suffira de rappeler à ce sujet l'effet inattendu qu'elles ont produit à l'exposition de 1867, où elles ont valu à leur auteur une des dix médailles d'argent destinées aux expositions les plus importantes et que se sont partagées MM. de Rothschild frères, pour leur admirable série d'émaux renaissants; M. le comte Basilewski, pour ses ivoires et ses émaux byzantins; M. Double, pour le choix et la valeur hors ligne de ses objets d'art du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècles, etc. etc. — La ville et le musée de Toulouse y étaient représentés par un groupe de *torques* gaulois en or, qui a fait pendant

six mois l'admiration des amateurs de  
tous pays qui se pressaient dans les belles  
galeries de l'histoire du travail.

